

L'Épiphanie

In: Échos d'Orient, tome 19, N°119, 1920. pp. 278-294.

Citer ce document / Cite this document :

Thibaut J.-B. L'Épiphanie. In: Échos d'Orient, tome 19, N°119, 1920. pp. 278-294.

doi : 10.3406/rebyz.1920.4240

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1920_num_19_119_4240

L'ÉPIPHANIE

I

Les fêtes préparatoires à la solennité des Épiphanies

L'Orient chrétien préludait à la grande solennité des Épiphanies par un régime de commémorations sanctorales d'un caractère exceptionnel, qui prennent rang, dans le calendrier de l'Église, parmi les plus anciennes fêtes « catholiques ».

Saint Grégoire de Nysse, dans son oraison funèbre de saint Basile, prononcée en 379, à Césarée de Cappadoce, dit que l'usage était de célébrer, après la Nativité de Notre-Seigneur et avant le premier janvier, les commémorations des saints Étienne, Pierre, Jacques, Jean et Paul (1). Ce témoignage est confirmé par le ménologe syriaque publié par M. Wright d'après un manuscrit daté de 412 (2). M^{gr} Duchesne a étudié l'origine de ce texte et démontré « qu'il n'est qu'un abrégé fait sur un martyrologe grec d'Asie Mineure, dont une rédaction plus complète est entrée dans la compilation latine appelée martyrologe hiéronymien. Le martyrologe grec est de la fin du iv^e siècle (3); il est donc, en somme, du même temps et du même pays que saint Basile et saint Grégoire de Nysse. Or, voici ce qu'il contenait pour les jours après Noël :

Décembre, 26, S. Étienne.

— 27, SS. Jacques et Jean.

— 28, SS. Pierre et Paul (4).

La coïncidence n'est pas isolée. Les Églises nestorienne et arménienne accusent dans leurs calendriers respectifs l'existence de cet usage. Il y a plus. Les Arméniens semblent même avoir maintenu l'antique tradition dans toute son intégrité; ils n'ont pas accepté la solennité de Noël, ils célèbrent à la fin du cycle annuel les quatre fêtes suivantes :

(1) Cf. MIGNE, *P. G.*, t. XLVI, col. 720.

(2) *Journal of Sac. Litt.*, t. VIII. Londres, 1865-66, p. 45, 423.

(3) Cf. DUCHESNE, *les Sources du martyrologe hiéronymien*, dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1885. L'auteur a publié depuis ce ménologe syriaque dans les *Acta SS. novembris*, t. II, p. [LII].

(4) Cf. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 2^e éd., p. 254-255.

- Décembre, 25, S. David et S. Jacques, frère du Seigneur.
 — 26, S. Étienne, protomartyr.
 — 27, SS. Pierre et Paul, coryphées des apôtres.
 — 28, SS. Jacques et Jean, fils de Zébédée (1).

Dans le calendrier de Carthage, on lit, au 27 décembre : *S. Iohannis Baptistæ et Jacobi, quem Herodes occidit* : mais, suivant la judicieuse remarque de M^{gr} Duchesne, il y a manifestement ici une faute de copiste : *Baptistæ* pour *Evangelistæ*.

Le pape Sirice, écrivant en 385 à Himérius, évêque de Tarragone, fait une allusion évidente à cette série de fêtes sanctorales en parlant des *Natalitiis Christi seu Apparitionis, nec non et Apostolorum seu martyrum festivitatibus* (2). L'Église romaine commémore très régulièrement la fête de saint Étienne, protomartyr, le 26 décembre, et celle de saint Jean l'Évangéliste, le 28 du même mois. A la date du 27, elle a substitué le culte des saints Innocents à celui des glorieux apôtres Pierre et Paul dûment honorés, dès le iv^e siècle, le 29 juin, à l'anniversaire de la translation de leurs reliques *ad Catacumbas*, au troisième mille de la voie Appienne (3).

Cosmas Indicopleutes atteste que l'Église de Jérusalem, fidèle à la tradition primitive, célébrait encore de son temps la mémoire de saint David et de saint Jacques, frère du Seigneur, le 25 décembre (4). Selon toute vraisemblance, ce ne fut que vers la fin du vi^e siècle que cette antique métropole s'associa à la pratique universelle de l'Église en adoptant la solennité de Noël. Encore est-il que, pour sauvegarder la forme essentielle de son institution, elle se borna à reculer simplement d'un jour le régime entier de ses commémorations sanctorales du cycle des Épiphanies, comme il résulte d'une homélie de l'évêque saint Sophrone (5), qui fixe la fête de saint Étienne au 27 décembre, et au 28 celle des saints apôtres Pierre et Paul. Cette pratique est pleinement confirmée par le *Kanonarion de Jérusalem* (6) du codex géorgien de

(1) Les Arméniens-Unis, ayant adopté la Noël au xiv^e siècle, continuèrent à célébrer ces commémorations traditionnelles suivant l'ordre établi, exception faite pour celle des saints David et Jacques, anticipée et placée avant la fête de la Nativité de Notre-Seigneur.

(2) JAFFÉ, 255.

(3) Cf. DUCHESNE, *Origines*, p. 265-265.

(4) « Μόνου[δὲ]οί 'Ιεροσολυμίται ἐκστοχασμοῦ πιθονοῦ, οὐκ ἀκριβῶς δὲ, ποιοῦσι τοῖς 'Επιφανείοις· Τῇ δὲ λένγῃ μνήμην ἐπιτελοῦσι τοῦ Δαυὶδ καὶ 'Ιακώβου τοῦ ἀποστόλου. » *Topographia christiana*. Lib. v. MIGNE, P. G., t. LXXXVIII, col. 197. — PHOITIUS (*Bibl., cod.* 275) parle d'un discours d'Hésychius de Jérusalem (v^e siècle) en l'honneur de Jacques, frère du Seigneur, et de David, « aïeul de Dieu ».

(5) Cf. MIGNE, P. G., t. LXXXVII, col. 3361.

(6) Ce *Kanonarion* ou *ordo* de l'Église de Jérusalem a été récemment découvert

Latal. Conformément à ses prescriptions, l'Église ibérienne célèbre encore actuellement :

- Décembre, 26, SS. David et Jacques, frère du Seigneur.
 — 27, S. Étienne, protomartyr.
 — 28, SS. Pierre et Paul.
 — 29, SS. Jacques et Jean, fils de Zébédée.

La Grande Église de Constantinople observait primitivement la même coutume, car elle reporte la fête de saint Étienne au 27 décembre. Le 26 devait être consacré aux saints David et Jacques, alors qu'il se trouve réservé aujourd'hui à une commémoration de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Cette double commémoration prend son origine au x^e siècle. Elle est mentionnée dans les manuscrits de cette époque au dimanche qui suit la solennité de Noël (1).

Quant à l'Église de Cappadoce, il résulte de l'énoncé d'un discours de saint Grégoire de Nysse sur saint Étienne, le 26 décembre, qu'en adoptant la Noël elle substitua purement et simplement cette fête à celle des saints David et Jacques, frère du Seigneur : *Ecce enim diem festum in die festo et gratia pro gratia accepimus. Heri Dominus universi nos fovit, hodie Dominus imitator* (2).

*
* *

Dans toutes les Églises chrétiennes, les fêtes des saints étaient, à l'origine, des anniversaires de martyrs indigènes célébrés sur leurs tombeaux dans les cimetières suburbains, tout comme les anniversaires des défunts de chaque famille. Seules les commémorations sanctorales du cycle des Épiphanies échappent à cette règle. De tous les saints personnages, remarque M^{gr} Duchesne, « il n'y a que Jacques, fils de Zébédée, dont la mort puisse être reportée à une époque de l'année plutôt qu'à une autre. Or, il fut décapité vers le temps de Pâques, et non au mois de décembre » (3).

dans la commune de *Latal*, district de *Kal*, en Petite Svanétie. Il a été édité avec, en regard, une traduction russe par l'archiprêtre CORN. C. KÉKÉLIDZÉ : *Ierousalimskiy Kanonar VII véka* (grouzinskaïa versia) = *Kanonarion jérosolymitain du VII^e siècle* (version géorgienne). Tiflis, 1912, in-8°, VII-346 pages.

(1) J'ai notamment relevé cette mention dans un manuscrit du x^e siècle, en cursive, avec notation ekphonétique, appartenant à M. A. Tubini (Constantinople), manuscrit dont j'ai reproduit une page dans mon ouvrage : *Origines byzantines de la notation neumatique de l'Église latine*, pl. n° 3. — Actuellement dans l'Église grecque, au dimanche après Noël, on fait mémoire de Joseph, « le fiancé », de David, « l'aïeul de Dieu », et de Jacques, « frère du Seigneur ».

(2) MIGNE, *P. G.*, t. XLVI, col. 701-702.

(3) Cf. DUCHESNE, *op. cit.*, p. 256.

Ces fêtes, prises chacune en particulier, ne coïncident donc point avec un *dies natalis* : d'où il ressort logiquement qu'elles relèvent d'un principe spécial qu'il importe de découvrir, afin de mettre en lumière la signification mystique et la portée réelle de cette institution.

Saint Grégoire de Nysse croit découvrir la raison déterminante de la création de ces fêtes dans cette déclaration de saint Paul aux Corinthiens : *Dieu a établi dans l'Église premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs, etc.* (1 Cor. xii, 28.) Une telle assertion se défend mal. Le régime des fêtes préparatoires à la solennité des Épiphanies ne répond pas d'une manière adéquate à l'ordre fixé par saint Paul ; les commémorations du saint roi David et de saint Étienne s'y opposent. Le véritable principe et la signification apologétique de ces observances festales me semblent plus exactement indiqués par la leçon prophétique assignée par le *Kanonarion de Jérusalem* pour la Messe de la fête primordiale des saints David et Jacques, frère du Seigneur.

Cette leçon liturgique est empruntée au premier livre des Paralipomènes (xi, 1-7) :

Tout le peuple d'Israël, rassemblé auprès de David à Hébron, vient se mettre corps et âme à sa disposition, déclarant le reconnaître comme son unique souverain. Les anciens de la nation contractent alliance avec lui et le sacrent roi, conformément à l'oracle de Jahvé au prophète Samuel. David décide incontinent de marcher à la tête de ses nouveaux sujets contre la place forte des Jébuséens, et, dans le dessein d'enflammer le courage de ses guerriers, il proclame solennellement que le premier qui frappera le Jébuséen sera constitué chef. Or, le premier qui monta sur la citadelle avait nom Joab, fils de Servie, et, conformément à la parole jurée, il fut fait chef. La forteresse de Sion, emportée d'assaut, devint la cité de David. Suit, en éternelle mémoire, la liste des hommes forts qui combattirent valeureusement pour seconder David dans son entreprise : Jesboam, fils d'Hachamoni, Éléazar, etc.

L'allusion est on ne peut plus manifeste. L'Église de Jérusalem s'est ingénieusement inspirée de cette leçon pour instituer un rôle de fêtes dans le dessein de préconiser la gloire de ses origines et la prééminence honorifique de saint Jacques, frère du Seigneur, telle que la maintenait la tradition particulière fondée sur l'*Évangile selon les Hébreux*.

Nouveau David, Jésus-Christ et Messie de Dieu vient ici-bas établir son royaume et fonder la Jérusalem nouvelle dans la lutte sanglante de sa Passion. Après le triomphe de sa résurrection, saint Jacques le

Juste devient le chef suprême de la cité du sanctuaire, le premier évêque de Sion. Saint Étienne, protomartyr, les saints Pierre et Paul, princes des apôtres, Jacques et Jean, les fils du tonnerre, tels sont également les noms à jamais mémorables des hommes forts qui ont vaillamment combattu les bons combats du Christ pour assurer l'établissement de sa souveraineté spirituelle dans l'Église, dont ils ont été considérés, dès l'origine, comme les plus fermes « colonnes ».

Ainsi donc, les saints David, « aïeul de Dieu » (θεοπάτωρ), et Jacques, « frère de Dieu » (ἀδελφός θεός) (1), n'ont pas été honorés, en l'occurrence, en raison exclusive de leur parenté avec le Christ, mais à titre de figures allégoriques et de coopérateurs du Messie dans l'établissement du Royaume. Par suite, la commémoration de ces illustres personnages, jointe à celle des principaux coryphées du christianisme, se rattachait à la solennité des Épiphanies, qui en consacrait la haute signification.

II

La solennité des Épiphanies.

Les données historiques concernant l'origine de la solennité des Épiphanies ont été recueillies par M^{gr} Duchesne dans ses *Origines du culte chrétien*. Après les avoir rappelées brièvement, nous rechercherons avec soin quelle est la véritable signification de cette fête et quelles sont les raisons de convenance qui ont motivé son institution au 6 janvier. Enfin, à la faveur de la *Peregrinatio ad loca sancta*, nous aborderons la description et l'explication des rites symboliques par lesquels l'Église de Jérusalem rehaussait l'éclat de cette commémoration au iv^e siècle.

1. ORIGINE ET SIGNIFICATION DE LA FÊTE DES ÉPIPHANIES.

Après la Pâque du Seigneur et la Pentecôte, qui en est le complément ou l'apodose, la plus antique, la plus grande, la plus somptueuse des solennités chrétiennes en Orient est celle des Épiphanies, « mystère de la piété » et fête de la foi, célébrée à la date du 6 janvier.

« Le plus lointain indice qui se rapporte à cette fête nous est fourni par Clément d'Alexandrie. Il raconte que les Basiliens célébraient le jour du baptême du Christ par une fête précédée d'une vigile ou veille

(1) Termes honorifiques par lesquels l'Église grecque désigne ces deux saints personnages.

passée à entendre des lectures (1). Ils variaient cependant sur la date ; les uns célébraient la fête le 10 janvier, les autres le 6. On ne sait au juste à quel moment cet usage fut accepté des Églises orthodoxes d'Orient, mais il est sûr que, dans le courant du iv^e siècle, la fête du 6 janvier y était universellement observée. On y célébrait une triple commémoration : celle de la naissance du Christ, celle de son adoration par les Mages, enfin celle de son baptême. La plus ancienne mention qui en soit faite se trouve dans la passion de saint Philippe, évêque d'Héraclée en Thrace, à propos d'un événement du temps de la persécution de Dioclétien (2). Elle était observée aussi dans les pays de rite gallican. Amien Marcellin (3) rapporte que, en 361, Julien, déjà en état d'hostilité contre Constance, mais dissimulant encore ses sentiments païens, assista publiquement au service religieux chrétien, à Vienne, le jour de l'Épiphanie, *feriarum die quem celebrantes ianuario christiani Epiphania dictitant*. Le Concile de Saragosse (380) la mentionne (c. IV) aussi comme une très grande fête. » (4)

Le terme Ἐπιφάνεια (= les Épiphanies) désignait chez les païens les sacrifices accomplis en mémoire de la venue d'un Dieu sur la terre.

Dans le langage chrétien, ce vocable se présente grammaticalement tantôt sous la forme d'un singulier, ἡ ἐπιφάνεια, tantôt sous la forme d'un pluriel, τὰ ἐπιφάνεια ou τὰ ἐπιφάνια. Pris au singulier, il spécifie indistinctement l'une ou l'autre des deux parousies du Sauveur. La première, dans « la grâce et la bénignité », accomplie au temps marqué par les prophètes. La seconde, dans la gloire du Père céleste au jour insigne du jugement des nations. (*Tite*, II, 11-12.) « Écoutez, dit saint Justin, ce qui a été dit des hérauts de sa doctrine qui ont annoncé son Épiphanie. » (5) — « Aujourd'hui, après l'Épiphanie du Christ, nous vivons ensemble, nous prions pour nos ennemis, nous cherchons à gagner nos injustes persécuteurs, afin que ceux qui suivront les sublimes préceptes du Christ puissent espérer la même récompense que nous de Dieu, le maître du monde. » (6)

Employé sous forme d'un pluriel, le mot *Épiphanies* s'applique à la

(1) « Τοῦ θαυμάσιου αὐτοῦ τὴν ἡμέραν ἐορτάζουσι προσδιανυκτερεύοντες ἀναγνώσει. » (*Strom.*, I, 145, 146.)

(2) RUINART, ch. II.

(3) XXI, 2.

(4) XXI a XVI Kal. ian. usque in diem Epiphaniæ qui est VIII id. ian. continuis diebus, nulli liceat de ecclesia absentare. (Texte et références de M^{sr} Duchesne : *Origines du culte chrétien*, 2^e éd., p. 248-249.)

(5) « Ἀκούσατε δὲ πῶς καὶ περὶ τῶν κυρυζάντων τὴν διδάχην αὐτοῦ καὶ μηνυσάντων τὴν ἐπιφάνειαν προσεβόηθη. » (*I Apol.*, XL, 1.)

(6) « ... νῦν μετὰ τὴν ἐπιφάνειαν τοῦ Χριστοῦ ὁμοδίαιτοι γινόμενοι, . κ. τ. λ. » (*I Apol.*, XIV, 3.)

solennité par laquelle l'Église célèbre le double avènement du Sauveur. Dans cette acception, il ne saurait se traduire en français que par celui de « manifestations », parce qu'il détermine non seulement l'apparition mais la déclaration formelle de la messianité du Christ.

Le baptême de Jésus conféré sur les bords du Jourdain par « Jean, héraut de la parousie » (1), a été l'occasion providentielle de la première manifestation du Sauveur dans le monde. Jusque-là, le Fils de Marie était resté inconnu de ses propres concitoyens et de tout le peuple juif. Saint Jean lui-même avouait à deux reprises ne l'avoir pas encore distingué, et que tout l'objet de sa mission de baptiste était de le discerner de la foule afin de le produire au grand jour comme l'« agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde » (*Jean*, I, 29, 36) :

« Je ne le connaissais pas, mais c'est afin qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu baptiser d'eau. Jean rendit ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui. Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit. Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu. » (*Jean*, I, 31-34.)

L'unique mission du saint précurseur était donc de manifester le Christ, de le déclarer Fils de Dieu, et comme tel juge suprême au jour de la Parousie.

« Comme le peuple était dans l'attente, et que tous se demandaient en eux-mêmes si Jean n'était pas le Christ, il leur dit à tous : Moi, je vous baptise d'eau; mais il vient celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses sandales. Lui, il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu. Il a son van à la main; il nettoiera son aire, et il amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point. » (*Luc*, III, 15-17.)

Ce magnifique témoignage reçoit incontinent une sanction toute divine.

« Tout le peuple se faisant baptiser, Jésus fut aussi baptisé; et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit, et le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et une voix fit entendre du ciel ces paroles : Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai mis toute mon affection. — Jésus entra (alors) dans sa trentième année environ. » (*Luc*, III, 21-23.) (2)

(1) « Ἰωάννης κήρυξ αὐτοῦ τῆς παρουσίας. » (S. JUSTIN, *Dial.*, LXXXVIII, 2.)

(2) « Καὶ αὐτὸς ἦν ὁ Ἰησοῦς ὡσεὶ ἐτῶν τριάκοντα ἀρχόμενος », passage que saint Irénée a grand soin de souligner (*Cont. Hær.* I, II, 148. — MIGNE, *P. G.*, t. V, col. 701).

Ainsi, le baptême du Sauveur est le grand événement qui marque les débuts de son ministère évangélique en consacrant par de célestes prodiges, au jour anniversaire de sa naissance temporelle, sa messianité divine. L'Esprit-Saint, porté par l'emblème de la douceur, de l'amour et de l'innocence, descendit dans une effusion de lumière qui embrasa les eaux mêmes du Jourdain (1) afin de manifester Jésus comme Christ, en couvrant sa tête adorable de ses ailes de paix, cependant que le Père révélait la génération éternelle de son Fils et déclarait « qu'il était engendré pour les hommes au moment où on devait commencer à le connaître » (2).

Telle est l'idée fondamentale dans laquelle se résume le véritable argument de la solennité des Epiphanies. Saint Méthode l'exprime excellemment en ces termes : « Cette adjonction : *Je t'ai engendré aujourd'hui*, signifie : toi qui étais dans les cieux avant les siècles, j'ai voulu t'engendrer au monde, c'est-à-dire, Toi qui étais auparavant ignoré, j'ai voulu te faire connaître aux hommes. — Pour les hommes qui méconnaissaient le trésor de la sagesse de Dieu, le Christ n'était pas né, il demeurerait inconnu et sans aucune apparence; il n'avait pas encore été manifesté. » (3)

Saint Jean Chrysostome développe à son tour le même thème en insistant sur la double acception du mot Épiphanie : « Ce que nombre de chrétiens ignorent, chose bien capable de les exposer à la confusion et à la risée, dès lors qu'ils célèbrent chaque année une fête sans en connaître le véritable objet ! » (4)

(1) « Καὶ τότε ἐλθόντος τοῦ Ἰησοῦ ἐπὶ τὸν Ἰορδάνην ποταμὸν, ἐνθα ὁ Ἰωάννης ἐβάπτισε, κατελθόντος τοῦ Ἰησοῦ ἐπὶ τὸ ὕδωρ καὶ πῦρ ἀνήφθη ἐν τῷ Ἰορδάνη. » (S. JUSTIN, *Dial.*, LXXXVIII, 3.) Saint Justin est le premier à mentionner ce détail qui introduit dans la solennité des Epiphanies le symbolisme du *Lumen Christi*. On le trouve encore 1° dans le *Diatessaron* de TATIEN, d'après EPHREM (Cf. ZAHN, *Geschichte des NTlichen kanons*, I, 550); 2° dans quelques manuscrits latins de Mt. (Voir ZAHN, *Ibid.*); 3° dans l'apocryphe intitulé *Pauli Prædicatio* (cité par l'auteur du *De Prebaptismate*, xvii, *Cypriani opera* CSEL, III, p. 90); 4° dans l'*Évangile des Ebionites* (cité par EPIPHANE, *Hær.*, XXX, xiii. — MIGNE, *P. G.*, t. XLI, col. 429); ici l'apparition du feu est placée non à la descente du Christ dans l'eau du Jourdain, mais à sa sortie : ὡς ἀνῆλθεν ἀπὸ τοῦ ὕδατος, ... εὐθὺς περιέλαμψε τὸν τόπον φῶς μέγα. C'est manifestement au récit de l'apparition de l'étoile et à cette tradition qu'il faut faire remonter la désignation de la solennité des Epiphanies sous le nom générique de *Fête des lumières*.

(2) « Τότε γένεσιν αὐτοῦ λέγων γίνεσθαι τοῖς ἀνθρώποις, ἐξ οὗτου ἡ γνῶσις αὐτοῦ ἐμελλε γίνεσθαι. » (S. JUSTIN, *Dial.*, LXXXVIII, 8.)

(3) « Τὸ δὲ Ἐγὼ σήμερον γεγέννηκά σε, ὅτι Προόντα ἤδη πρὸ τῶν αἰῶνων ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ἐβουλήθη καὶ τῷ κόσμῳ γενῆσαι. ὃ δὴ ἐστὶ πρόσθεν ἀγνοούμενον γνωρίσαι. Ἀμέλει τοῖς μηδέπω τῶν ἀνθρώπων συνησθημένοις τὴν πολυπόικilon σοφίαν τοῦ Θεοῦ ὁ Χριστὸς οὐδέπω γεγέννηται· ὅπερ ἐστὶν· οὐδέπω ἐγνώσθη, οὐδέπω πεφανεσῶται, οὐδέπω ἐφάνη. » (*Conv., orat.* VIII, c. x. — MIGNE t. XVIII, col. 151.)

(4) MIGNE, *P. G.*, t. XLIX, col. 365.

Cette grande scène des Epiphanies a son épilogue dans l'acte solennel par lequel Jésus déclara lui-même au peuple juif sa vocation messianique. « Revêtu de la puissance de l'Esprit (*Luc*, iv, 14), il se rendit à Nazareth où il avait été élevé, et selon sa coutume, il entra dans la synagogue, le jour du Sabbat. Il se leva pour faire la lecture (1) et on lui remit le livre du prophète Isaïe. L'ayant déroulé, il trouva l'endroit où il était écrit :

» L'esprit du Seigneur est sur moi,
 » Parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres :
 » Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance,
 » Et aux aveugles le recouvrement de la vue ;
 » Pour publier une année de grâces du Seigneur.
 » [Et le jour de la vengeance de notre Dieu.] (*Is.*, lxi, 12.) (2)
 » Ensuite il roula le livre, le remit au serviteur, et s'assit. Tous ceux qui se trouvaient dans la synagogue avaient les regards fixés sur lui. Alors il commença à leur dire : « Aujourd'hui, cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre est accomplie. » (*Luc*, iv, 16-21.)

La liturgie grecque soutient une troisième interprétation du terme « Epiphanies », en proclamant par la voix de ses Mélodes que le caractère religieux de cette fête est d'un ordre essentiellement théologique, qu'elle a pour but de consacrer la première et solennelle déclaration du mystère insondable de la Trinité, eu égard à la manifestation multiforme des trois hypostases divines au moment du baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A la cérémonie rituelle de la bénédiction de l'eau par le baptême de la croix, le pontife, après chacune des trois immersions, chante le tropaire suivant :

« Lors de ton baptême dans le Jourdain, Seigneur, l'hommage de la Trinité entière s'est manifesté : la voix du Père t'a rendu témoignage, en t'appelant son Fils bien-aimé ; et l'Esprit, sous la forme d'une colombe, s'est porté garant de l'infaillible parole. O Christ Dieu qui t'es manifesté et qui as illuminé le monde, gloire à toi ! »

Ce magnifique point de vue, qui est également celui où se place

(1) Notre-Seigneur Jésus-Christ s'étant lui-même autorisé de l'argument prophétique pour établir sa qualité de Messie, il est assez vraisemblable d'augurer que les Basilidiens se soient appuyés sur ce fait pour instituer l'ordre des lectures solennelles par lesquelles ils célébraient, dans la nuit du 5 au 6 janvier, les manifestations du Christ.

(2) La finale de ce passage d'Isaïe n'est pas reproduite dans saint Luc, mais elle était virtuellement présente à tous les esprits.

saint Jérôme (1), ne saurait cependant se rattacher à la tradition primitive, car la doctrine trinitaire, à peine ébauchée par les écrivains de la seconde moitié du II^e siècle, ne devait être solidement établie qu'après un siècle de controverses et de luttes théologiques.

L'objet véritable de la solennité des Epiphanies est donc bien, à l'origine, le mystère de la double parousie du Christ. La première, dans la grâce et la bénignité, signalée au monde par l'étoile miraculeuse qui apparut aux Mages, prémices de la gentilité (2). La seconde, déclarée au peuple d'Israël par Jean le précurseur et l'envoyé de Dieu, à l'instant solennel du baptême de Jésus.

La commémoration de ce grand événement amena de bonne heure les Églises d'Orient à sanctifier ce jour, comme celui de Pâques, par la bénédiction des eaux baptismales et l'administration du sacrement de la régénération spirituelle aux néophytes chrétiens. Les fidèles reportèrent, dès lors, toute leur attention sur le baptême, reléguant ainsi au second plan le souvenir de la naissance temporelle du Verbe et la perspective de son dernier avènement.

Cependant, l'Église romaine recueillait avec soin ce haut enseignement dont elle fit le sujet spécial de la fête de Noël. Au début du V^e siècle, elle acceptait également de célébrer, le 6 janvier, la solennité de l'Épiphanie, mais au seul titre complémentaire de mémorial de la manifestation du Christ aux Gentils dans la personne des Mages (3).

2. ÉTABLISSEMENT DE LA FÊTE DES ÉPIPHANIES AU 6 JANVIER.

Cette date, comme celle de Noël, n'est pas historique; elle a été déterminée par des considérations exégétiques et symboliques dont le résultat est l'établissement d'un rapport entre la naissance et le baptême de Jésus coïncidant avec le jour de sa Passion en laquelle nous sommes tous baptisés pour marcher en nouveauté de vie (*Rom.* VI, 3-4).

(1) *Mysterium Trinitatis in baptisate demonstratur, Dominus baptisatur, Spiritus descendit in habitu columbæ, Patris vox testimonium, Filio perhibentis auditur.* (S. JÉR. in cap. IV, *Mathei.* Cf. *Const. apostol.* l. VIII, c. xxxiii; l. V, c. xiii.)

(2) Le prodige de l'apparition de l'étoile primait encore le fait de la venue des Mages considérés comme les premières puissances soumises à l'autorité souveraine du Christ, suivant la prophétie d'Isaïe: *Quia antequam sciat puer vocare patrem suum et matrem suam, auferetur fortitudo Damasci et spolia Samariæ coram rege Assyriorum.* (*Is.*, VIII, 4.) Cf. S. JUSTIN, *Dial.*, LXXVII, 3; LXXVIII, 9. — S. IGNACE, *Ep. aux Ephes.*, XIX: « Πῶς οὖν ἐφανερώθη τοῖς αἰῶσιν; Ἄστὴρ ἐν οὐρανῷ ἐλαμψεν ὑπὲρ πάντας τοὺς ἀστέρας, καὶ τὸ φῶς αὐτοῦ ἀνεκλάλητον ἦν, καὶ ξενισμὸν παρεῖχεν ἡ καινότης αὐτοῦ... Παλαιὰ βασιλεία διεφθείρετω, Θεοῦ ἀνθρωπίνως φανερούμενου εἰς καινότητα αἰδίου ζωῆς, »

(3) Dans les six sermons qu'il prononça le jour de l'Épiphanie, saint Augustin a uniquement en vue l'Adoration des Mages (*Serm.* 199-204). Le Sacramentaire gélasien ne traite pas d'autre sujet dans l'ensemble des pièces liturgiques qu'il consacre à cette solennité.

Ce rapport est déjà nettement évoqué par saint Ignace martyr : « Notre Dieu Jésus-Christ, qui a été conçu dans le sein de Marie, de la semence de David, par la vertu du Saint-Esprit, suivant l'économie du plan divin, naquit et fut baptisé afin de purifier l'eau par sa Passion. » (1)

Nous savons que les basilidiens ne s'entendaient pas tous pour célébrer la solennité du baptême du Seigneur; les uns la fixaient au 6, les autres au 10 janvier. Cette divergence avait apparemment son origine dans une certaine diversité touchant le point de départ de leur comput pascal.

Les premiers assimilaient sans doute au jour initial de la création du monde le premier jour du mois judaïque, nisan, et l'échéance de l'équinoxe de printemps fixé par eux au 24 mars :

Semaine génésiaque	{ 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7.
	{ NISAN
1 ^{er} mois judaïque	{ I II III IV V VI VII VIII IX X XI XII XIII XIV
	{ MARS AVRIL
Calendrier Julien	{ 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 1. 2. 3. 4. 5. 6.
	{ EQUINOXE

M^{gr} Duchesne a signalé dans cet ordre d'idées que « Sozomène (2) mentionne une secte de montanistes qui célébraient la pâque le 6 avril au lieu du 25 mars en vertu de cette considération que le monde ayant été créé à l'équinoxe, c'est-à-dire, selon eux, le 24 mars, la pleine lune du premier mois avait lieu quatorze jours plus tard, le 6 avril. Or, entre le 6 avril et le 6 janvier, il y a juste neuf mois comme entre le 25 mars et le 25 décembre » (3).

Les seconds paraissent avoir fait état d'un raisonnement analogue à celui que nous trouvons formulé à un siècle de distance, par l'auteur anonyme du *De Pascha computus*, à savoir : que le comput judaïque étant fondé sur un cycle lunaire, il ne convient pas d'identifier le premier jour du premier mois, nisan, avec le jour initial de la semaine génésiaque illustrée par la création d'un équinoxe divin, mais avec la quatrième férie en laquelle Dieu créa le soleil et la lune qu'il « plaça au firmament du ciel pour présider au jour et à la nuit, et servir de signe dans la démarcation des saisons, des jours et des années ». (*Gen.*, 1, 17.) Les Israélites et les anciens ayant coutume de compter leurs jours d'un coucher du soleil à l'autre, cette quatrième férie se trouvait effectivement chevaucher sur un double quantième; elle commençait le 4

(1) *Ep. ad. Eph.* XVIII : « ... ὅς ἐγεννήθη καὶ ἐβαπτίσθη, ἵνα τῷ πάθει τὸ ὕδωρ καθαρίσῃ. »

(2) H. E., VII, 18.

(3) DUCHESNE, *Origines...*, p. 253-254.

au coucher du soleil et se terminait le 5 au retour du même phénomène astronomique. De la sorte, le 14 nisan par rapport au calendrier Julien se trouvait coïncider avec un 10 avril.

Semaine génésiaque	{ <table style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td>1.</td><td>2.</td><td>3.</td><td>4.</td><td>5.</td><td>6.</td><td>7.</td> </tr> <tr> <td colspan="7" style="text-align: center;">NISAN</td> </tr> <tr> <td colspan="7" style="text-align: center;">I II III IV V VI VII VIII IX X XI XII XIII XIV</td> </tr> <tr> <td>1^{er} mois judaïque</td> <td rowspan="2"> { <table style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td colspan="3" style="text-align: center;">MARS</td> <td colspan="4" style="text-align: center;">AVRIL</td> </tr> <tr> <td>24.</td><td>25.</td><td>26.</td><td>27.</td><td>28.</td><td>29.</td><td>30.</td><td>31.</td><td>1.</td><td>2.</td><td>3.</td><td>4.</td><td>5.</td><td>6.</td><td>7.</td><td>8.</td><td>9.</td><td>10.</td> </tr> </table> </td> </tr> <tr> <td>Calendrier Julien</td> <td> { <table style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td colspan="18" style="text-align: center;">EQUINOXE</td> </tr> </table> </td> </tr> </table>	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	NISAN							I II III IV V VI VII VIII IX X XI XII XIII XIV							1 ^{er} mois judaïque	{ <table style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td colspan="3" style="text-align: center;">MARS</td> <td colspan="4" style="text-align: center;">AVRIL</td> </tr> <tr> <td>24.</td><td>25.</td><td>26.</td><td>27.</td><td>28.</td><td>29.</td><td>30.</td><td>31.</td><td>1.</td><td>2.</td><td>3.</td><td>4.</td><td>5.</td><td>6.</td><td>7.</td><td>8.</td><td>9.</td><td>10.</td> </tr> </table>	MARS			AVRIL				24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	Calendrier Julien	{ <table style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td colspan="18" style="text-align: center;">EQUINOXE</td> </tr> </table>	EQUINOXE																	
1.		2.	3.	4.	5.	6.	7.																																																														
NISAN																																																																					
I II III IV V VI VII VIII IX X XI XII XIII XIV																																																																					
1 ^{er} mois judaïque	{ <table style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td colspan="3" style="text-align: center;">MARS</td> <td colspan="4" style="text-align: center;">AVRIL</td> </tr> <tr> <td>24.</td><td>25.</td><td>26.</td><td>27.</td><td>28.</td><td>29.</td><td>30.</td><td>31.</td><td>1.</td><td>2.</td><td>3.</td><td>4.</td><td>5.</td><td>6.</td><td>7.</td><td>8.</td><td>9.</td><td>10.</td> </tr> </table>	MARS			AVRIL				24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.																																											
MARS			AVRIL																																																																		
24.	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.																																																				
Calendrier Julien	{ <table style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td colspan="18" style="text-align: center;">EQUINOXE</td> </tr> </table>	EQUINOXE																																																																			
EQUINOXE																																																																					

Le texte arméno-syriaque édité par M. Marr, texte dont nous avons déjà fait mention en traitant de la fête de Noël (1), nous révèle, semble-t-il, sur ce point, le véritable fondement de l'interprétation exégétique des anciens. Le disciple de saint Ephrem, qui s'y donne comme l'interprète de l'enseignement de son maître, établit tout d'abord sur l'autorité de l'argument apologétique de la prophétie, que le jour de la Passion, aux termes de la déclaration de saint Paul (*II Cor.*, v, 17-18), réalise le principe d'une nouvelle création. De là, se référant aux prescriptions de la loi mosaïque sur l'institution de la Pâque (*Exode*, xii, 1-6), il en tire cette conséquence : Si tout est symbole prophétique dans l'Ancien Testament, prototype du Nouveau ; si la date du 14 nisan est figurative de l'immolation du Christ, il en va de même incontestablement de la date du 10 de nisan à laquelle il est prescrit de séquestrer l'agneau du troupeau. Elle symbolise, en effet, dans l'ordre spirituel, la conception de Jésus et sa réclusion volontaire pendant neuf mois dans le sein virginal de Marie, sa mère. Or, en opérant une conversion entre les mois du calendrier judaïque et ceux du calendrier Julien, on est amené à constater que le 10 de nisan correspond au 6 avril et le 14 de nisan au 10 avril.

Ainsi, d'après ces conjectures fondées sur l'autorité des Livres Saints, la date présumée de l'Annonciation fut portée au 6 avril et celle de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ neuf mois après, jour pour jour, le 6 janvier.

3. RITUEL DE LA SOLENNITÉ DES ÉPIPHANIES A JÉRUSALEM.

L'insigne métropole du Christ, Jérusalem, célébrait le mystère auguste des Épiphanies le 6 janvier, par des cérémonies et des rites symboliques environnés de tout l'éclat d'une pompe royale. La description de ces splendides manifestations telles qu'elles se réalisaient

(1) Cf. J.-B. THIBAUT, « La solennité de Noël », *Echos d'Orient*, avril-juin 1920.

encore à la fin du iv^e siècle a été fidèlement consignée dans la *Peregrinatio ad loca sancta* de la pieuse moniale Euchérie (1). Par un dommage bien regrettable, le début du récit des fêtes de la Nativité présente une importante lacune dans le manuscrit d'Arezzo découvert en 1887 par I. F. Gamurrini. Toutefois, étant données l'économie générale des stations hagiopolites et la citation caractéristique sur laquelle s'ouvre le récit de la noble pèlerine, il nous sera facile d'y suppléer avec assez de vraisemblance, en empruntant les données qui nous manquent à l'ordo spécial de la procession type du dimanche des Rameaux, circonstance en laquelle l'Église de Jérusalem célébrait également une des principales manifestations du Christ en sa qualité de Messie, fils de David.

Le jour de l'Épiphanie, la vigile a lieu à Bethléem. A la deuxième heure, l'évêque gagne son trône dans l'église de la Nativité. On récite des hymnes, des antiennes et des lectures en rapport avec le jour et le lieu de la cérémonie. Vers la quatrième heure, tout en interprétant des hymnes, on descend à la Grotte au lieu où le Christ est né, et l'on s'assied. On récite ainsi des hymnes et des antiennes entrecoupées de lectures et d'oraisons. Sur le coup de la sixième heure, il est donné lecture de l'Évangile, où il est rapporté que les enfants accoururent au-devant du Seigneur avec des rameaux et des palmes, en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » A cet instant, l'évêque se lève ainsi que tout le peuple, qui le conduit de la cité de Bethléem à Jérusalem (2). Tout le peuple le précède en chantant des hymnes et des antiennes, reprenant sans cesse ce répons : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* et ce qui suit (3). Étant donné qu'il est nécessaire d'aller lentement à cause des moines qui vont

(1) Dom Férotin, O. S. B., a démontré de façon péremptoire que l'auteur de la *Peregrinatio* n'est pas, comme on l'avait accepté jusqu'à présent, sainte Silvie d'Aquitaine, sœur de Rufin, mais bien une moniale espagnole dont le nom est diversement orthographié, et que Dom Férotin appelle *Etheria*. Le R. P. Bouvy, des Augustins de l'Assomption, a établi depuis, dans deux remarquables études, que l'illustre pèlerine se nommait *Euchéria*, et qu'elle était, selon toute vraisemblance, la fille du consul d'Orient Eucherius (38), oncle paternel de l'empereur Théodose. (Cf. E. BOUVY. « Le Pèlerinage d'Euchérie », *Revue Augustinienne*, 15 déc. 1903. — *Euchérie et Silvie*. *Ibid.*, janvier 1904.)

(2) Cf. *Peregrinatio*, ap. DUCHESNE, *op. cit.*, p. 486.

(3) S. JEAN, XII, 12-16. — Les rapports que l'entrée du Christ à Jérusalem, monté sur un modeste ânon, soutient avec la première parousie sont exposés d'une façon fort originale par saint JUSTIN (*Dial.*, LIII, 12; *Ibid.*, LXXXVIII, 6) : « Καὶ γὰρ οὐδὲ τὸ καθεστῆναι αὐτὸν ὄνῳ εἰσελθεῖν εἰς Ἱερουσόλυμα, ὡς ἀπεδείξαμεν πεπροφητεῦσθαι, δύναμιν αὐτῷ ἐνεποιεῖ εἰς τὸ Χριστὸν εἶναι, ἀλλὰ τοῖς ἀνθρώποις γνώρισμα ἔφερεν ὅτι αὐτὸς ἐστὶν ὁ Χριστός, ὄνπερ τρόπον καὶ ἐπὶ τοῦ Ἰωάννου ἔδει γνώρισμα τοῖς ἀνθρώποις εἶναι, ὅπως ἐπιγνώσει τίς ἐστὶν ὁ Χριστός. »

à pied, on parvient ainsi à Jérusalem à l'heure où l'on commence à pouvoir distinguer une personne, c'est-à-dire à la naissance de l'aube, mais toutefois avant qu'il fasse jour. Arrivé là, l'évêque avec ceux qui l'accompagnent fait aussitôt son entrée à l'*Anastasis* où resplendit extraordinairement un riche luminaire. Après avoir accompli un psaume et une oraison, les catéchumènes reçoivent la bénédiction de l'évêque ainsi que les fidèles, puis l'évêque se retire et chacun regagne sa demeure pour s'y reposer. Quant aux moines, ils restent là jusqu'au jour en récitant des hymnes.

A la deuxième heure, le peuple, après s'être reposé, se rend à la grande basilique élevée sur le Golgotha. Il est inutile de vouloir dépeindre l'ornementation des églises en ce jour, soit à l'Anastasis, au sanctuaire de la Croix, soit à Bethléem. On ne saurait y voir autre chose que le resplendissement de l'or, des pierreries et de la soie ; car, « remarques-tu quelques voiles ; ils sont brochés d'or et de soie ; observes-tu des tentures, elles sont pareillement brochées d'or et de soie. En ce jour, tout le ministère sacré est accompli dans l'éclat de l'or et des pierres précieuses. Il est impossible de décrire et d'estimer le nombre et le poids des chandeliers, des lustres, des candélabres et des objets du culte : car comment dépeindre la beauté de leur fabrication, quand, en présence de sa mère, Constantin, épuisant toutes les ressources de son empire, s'est appliqué à décorer d'or, de mosaïques et de marbres précieux aussi bien la Basilique majeure que l'Anastasis, le Sanctuaire de la Croix et les autres Lieux Saints de Jérusalem ? » Mais, pour en revenir à mon sujet, le premier jour, le renvoi des fidèles a lieu dans la Basilique majeure qui est sur le Golgotha. Pour lors, soit qu'on prêche, soit qu'on accomplisse des lectures particulières, soit qu'on interprète des hymnes, tout est en rapport avec la solennité du jour. Quand le renvoi de l'église est prononcé, on se rend, comme d'ordinaire, à l'Anastasis en chantant des hymnes. Là, le renvoi a lieu à la troisième heure. Ce même jour, le lucernaire a lieu également selon la coutume quotidienne.

Le jour suivant on se rend à l'église du Golgotha et le troisième jour de même. Ainsi, pendant trois jours, tout le monde solennise avec joie jusqu'à l'heure de Sexte, dans l'église érigée par Constantin. Le quatrième jour, on se rend à l'*Eléona*, c'est-à-dire à l'église du mont des Oliviers, laquelle est admirablement belle ; toutes choses y sont disposées avec art, et on y célèbre également. Le cinquième jour, la station a lieu à l'église de l'Anastasis, le sixième à celle du mont Sion. Le septième, derechef à l'Anastasis, et le huitième au sanctuaire de la

Croix. De la sorte, pendant huit jours, tous célèbrent la fête avec joie et apparat dans tous les Lieux Saints que j'ai indiqués plus haut.

A Bethléem, durant tous les jours de cette octave, la fête est célébrée avec éclat et dans l'allégresse par les prêtres et les clercs de cette ville et par les moines qui y sont députés. Or, à l'heure même où tout le monde revient de nuit à Jérusalem en compagnie de l'évêque, tous les moines de l'endroit, quel que soit leur nombre, célèbrent la vigile jusqu'au jour dans l'église de Bethléem en récitant des hymnes et des antiennes. *Quant à l'évêque, il est tenu durant tous ces jours de résider à Jérusalem.* A cause de cette solennité et de l'allégresse de ce jour, une foule immense, composée non seulement de moines, mais de laïques, hommes et femmes, se rassemble de toute part à Jérusalem (1).

Cette relation si pleine d'intérêt a l'inappréciable avantage de lever pour nous les derniers voiles qui recouvraient le symbolisme et l'enchaînement doctrinal des solennités qui composent le cycle des Epiphanies.

La fête des « Manifestations » du Christ célébrée en grande pompe aux Lieux Saints le 6 janvier constituait en principe une heureuse reduplication du « Jour du Seigneur » ayant pour but d'évoquer dans les âmes chrétiennes le grand mystère de la foi, l'épopée divine de la Rédemption. La station normale, en raison des difficultés topographiques, ne pouvait être assignée sur les bords riants du Jourdain, l'Église hagiopolite préconisa en lieu et place la cité de Bethléem berceau du Sauveur, et Jérusalem la ville de son triomphe, dans le but de commémorer la double parousie du Christ dans l'accomplissement de son rôle messianique, la fondation de son Église et l'avènement de son royaume céleste.

L'évêque de Sion, vivante personnification du Christ et de David, son prototype, se rendait le 5 janvier à Bethléem, au milieu d'un immense concours de peuple afin d'y célébrer la vigile de la fête (2).

Vers les 8 heures du soir, après l'office du Lucernaire (3), il prenait place sur son trône dans l'église de la Nativité érigée par Constantin, et, conformément à l'institution primitive des basilidiens, on procédait alors à la récitation d'une longue série de psaumes, d'hymnes, d'antiennes et de lectures en rapport avec le jour et le lieu de la cérémonie.

(1) *Peregrinatio ad loca sancta*, DUCHESNE, *Origines...* p. 478-480.

(2) Cette station à Bethléem et les deux suivantes, à l'*Anastasis* et au *Golgotha*, ont été le principe des trois Messes stationales célébrées par l'Église romaine à la solennité de Noël.

(3) Office des Vêpres, qui s'accomplissait d'ordinaire vers les 4 heures du soir. (Cf. *Peregrinatio*, DUCHESNE, *op. cit.*, p. 475.)

Autour de 10 heures, l'évêque, accompagné de son clergé et d'un certain nombre de fidèles psalmodiant des hymnes sacrées, descendait dans la grotte vénérée qui fut témoin de la naissance du Sauveur, où se poursuivait le rôle des saintes lectures. Sur le coup de minuit, heure mystérieuse où « le Verbe tout-puissant fondit des cieux du trône royal sur la terre » pour y frapper de mort les premiers-nés de l'Égypte, épargnant les fils d'Israël (1), heure où « le Verbe a été fait chair, habitant parmi nous plein de grâce et de vérité », heure marquée par la tradition apostolique pour le terrible événement de la dernière parousie du Fils de Dieu, lecture solennelle était faite de la péricope évangélique évoquant l'entrée triomphale de Jésus dans la Ville Sainte, six jours avant sa Passion. Aussitôt après, un cortège se formait qui précédait l'évêque sur la route de Jérusalem, symbolisant ainsi la venue du Seigneur, nouveau David marchant contre la citadelle de Jébus, pour y établir la capitale de son royaume.

Parvenue à Jérusalem à la pointe de l'aube, la théorie sacrée se dirigeait directement vers l'*Anastasis*, où Jésus avait affirmé sa victoire, où il avait été « déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'esprit de sainteté par sa résurrection d'entre les morts » (*Rom.*, 1, 4), « d'après ce qui est écrit dans le psaume II : *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* ». (*Actes*, XIII, 33.) Là, après avoir récité un psaume de circonstance et s'être dévotement incliné sous la main bénissante du pontife, les catéchumènes et les fidèles se retiraient dans leurs demeures afin d'y prendre quelques instants de repos, cependant que les moines prolongeaient la grande vigile jusqu'au jour dans le chant des hymnes et des psaumes.

De 8 heures du matin à midi, un office liturgique, suivi de la Messe solennelle du jour, était célébrée au milieu d'une affluence considérable dans la Grande Église ou *Martyrium du Golgotha*, là même où le Christ avait livré contre les puissances célestes et les dominations de la terre son suprême combat, et surtout parce que c'est là encore qu'au jour de la dernière parousie, les Juifs déicides « verront celui qu'ils ont transpercé ». (*Zach.*, XII, 10. — *Jean*, XIX, 37. — *Apoc.*, I, 7.) « C'est là qu'ils le verront avec sa chair couverte du vêtement écarlate, et ils diront : N'est-ce pas Celui que nous avons autrefois crucifié, le couvrant d'outrages, de meurtrissures et de crachats. En vérité, c'est

(1) *Exode*, XI, 4-5. — *Sagesse*, XVIII, 15-16. L'importance liturgique de ces textes est encore soulignée par l'Église latine, qui les met en pleine lumière dans l'Introït de la Messe du dimanche qui suit la fête de Noël : *Dum medium silentium tenerent omnia*, etc.

bien celui-ci qui affirmait être le Fils de Dieu ! » (1) — « Ils se plaindront tribu à tribu, et considéreront alors celui qu'ils ont transpercé, disant : Pourquoi, Seigneur, nous avez-vous fait errer loin de votre voie ? La gloire dont se prévalaient nos pères est devenue pour nous une ignominie ! » (2)

Les solennités des Épiphanies duraient huit jours, comme celles de Pâque et celles de la fête de la Dédicace dont elles suivaient l'ordre des stations, avec cette particularité remarquable, que durant toute cette octave, l'évêque de Sion était tenu de résider dans la Ville Sainte. Il était, en la circonstance, la vivante personnification du Christ triomphant, dans l'établissement de son royaume en la nouvelle Jérusalem.

Telle est, sur la foi des témoignages historiques de l'antiquité chrétienne, la mystique et profonde signification de l'institution liturgique des Épiphanies. « Elle nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines et à vivre dans le siècle présent selon la sagesse, la justice et la piété en attendant la bienheureuse espérance et la manifestation de la gloire du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ. » (*Tite*, II, 12.)

J.-B. THIBAUT.

(1) « Ἐπειδὴ ὄψοντα αὐτὸν τότε τῆς ἡμέρας τὸν ποδῆρον ἔχοντα τὸν κόκκινον περὶ τὴν σάρκα καὶ ἐροῦσιν· οὗχ οὗτος ἐστίν, ὃν ποτε ἡμεῖς ἐσταυρώσαμεν ἐξουθενήσαντες καὶ κατακεντησάντες καὶ ἐμπτύσαντες; Ἀληθῶς οὗτος ἦν, ὁ τότε λέγων, ἑαυτὸν υἱὸν θεοῦ εἶναι. » (*Ep. de Barnabé*, VII, 9).

(2) « Κόψονται φυλὴ πρὸς φυλὴν, καὶ τότε ὄψοντα εἰς ὃν ἐξεκεντησαν, καὶ ἐροῦσι· τί, κύριε ἐπλάνησας ἡμᾶς ἀπὸ τῆς ὁδοῦ σου; Ἡ δόξα, ἣν εὐλόγησαν οἱ πατέρες ἡμῶν, ἐγενήθη ἡμῖν εἰς ὄνειδος. » (*S. JUSTIN, I, Apol.*, LII, 11.) Cf. également, *Dial. avec Tryphon* (XIV, 8; XL, 4): « Καὶ τῆς δευτέρας δὲ αὐτοῦ παρουσίας, ὅτι ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ τῶν Ἱεροσολύμων ἐπιγνώσεθε. »